L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 23 DECEMBRE 1888.

EN FRANCE.

LA MORT DE BAUDIN.

Dans l'*Histoire d'un Crime*, Victor Hugo, qui fut témoin de la mort de Baudin, la raconte avec une simplicité magistrale. Les représentants du peuple, Schœlcher en tête, avaient désarmé sans rencontrer de résistance le poste de la rue de Montreuil. Les soldats se tournaient pour qu'on prit leurs cartouches dans leurs gibernes. On chargea immédiatement les armes.

—Maintenant, cria de Flotte, nous avons trente fusils, cherchons un coin de rue et faisons une barricade.

Ils étaient alors environ deux cents combattants.

Ils montèrent la rue de Montreuil. Au bout d'une cinquantaine de pas, Schœlcher dit : —Où allons-nous? nous tournons le dos à la Bastille. Nous tournons le dos au combat.

Ils redescendirent vers le faubourg.

Ils criaient : —Aux armes! On leur répondait : —Vivent nos représentants! Mais quelques jeunes gens seulement se joignirent à eux. Il était évident que le vent de l'émeute ne soufflait pas.

—N'importe, disait de Flotte, engageons l'action. Ayons la gloire d'être les premiers tués.

Comme ils arrivaient au point où les rues Sainte-Marguerite et de Cotte aboutissent l'une à l'autre et coupent le faubourg, une charrette de paysan chargée de fumier entrait rue Sainte-Marguerite.

[illegible] de Flotte.

Ils arrêtèrent la charrette de fumier et la renversèrent au milieu de la rue du Faubourg Saint-Antoine.

Une laitière arriva.

Ils renversèrent la charrette de la laitière.

Un boulanger passait dans sa voiture [illegible] Il vit ce qui se faisait, voulut [illegible] son cheval au galop. Deux [illegible] gamins—de ces enfants de Paris [illegible] comme des lions et lestes comme [illegible]—coururent après le boulanger, [illegible] le cheval qui galopait toujours, l'arrêtèrent et ramenèrent la voiture à la barricade commencée.

On renversa la voiture à pain.

Un omnibus survint qui arrivait de la Bastille.

—Bien! dit le conducteur, je vois ce que c'est.

Il descendit de bonne grâce et fit descendre les voyageurs, puis le cocher dételta les chevaux et s'en alla en secouant son manteau.

On renversa l'omnibus.

Les quatre voitures mises bout à bout barraient à peine la rue du faubourg. Tout en les alignant, les hommes de la barricade disaient :

—N'abîmons pas trop les voitures.

Cela faisait une médiocre barricade, assez basse, trop courte, et qui laissait les trottoirs libres des deux côtés.

En ce moment un officier d'état-major passa suivi d'une ordonnance, aperçut la barricade, et s'enfuit au galop de son cheval.

Schœlcher inspectait tranquillement les voitures renversées. Quand il fut à la charrette de paysan, qui faisait un tas plus élevé que les autres, il dit :

—Il n'y a que celle-ci de bonne.

La barricade avançait. On jeta dessus quelques paniers vides qui la grossissaient et l'exhaussaient sans la fortifier.

[illegible] y travaillait encore quand un enfant accourut en criant : —La troupe!

En effet deux compagnies arrivaient de la Bastille au pas de course par le faubourg, échelonnées par pelotons de distance en distance et barrant toute la rue.

Les portes et les fenêtres se fermaient précipitamment.

Pendant ce temps-là, dans un coin de la barricade, [illegible] impassible contait gravement une histoire à Madier de Montjau. [illegible] dit [illegible] près de deux cents ans que le prince de Condé, prêt à livrer bataille dans ce même faubourg Saint-Antoine, où nous sommes, demanda à un officier qui l'accompagnait : "As-tu jamais vu une bataille perdue? —Non, monseigneur. —Eh bien, tu vas en voir une." Moi, Madier, je vous dis aujourd'hui : —Vous allez voir tout à l'heure une barricade prise.

Cependant ceux qui étaient armés s'étaient placés à leur position de combat derrière la barricade.

Le moment approchait.

—Citoyens, cria Schœlcher, ne tirez pas un coup de fusil. Quand l'armée et les faubourgs se battent, c'est le sang du peuple qui coule des deux côtés. Laissez-nous d'abord parler aux soldats.

Il monta sur un des paniers qui exhaussaient la barricade. Les autres représentants se rangèrent près de lui [illegible] Malardier et Dulac étaient à sa droite. [illegible] Vous serez [illegible], citoyen Schœlcher [illegible] [illegible] vous aime. Bonnes places pour assassinés, restez à ces [illegible] de nos [illegible] représentants à l'Assemblée, [illegible] veux être du premier rang au combat.

En ce moment quelques [illegible] en blouse, deux de ceux qui le 10 décembre avaient [illegible] parurent à l'angle de la rue Sainte-Marguerite, tout près de la barricade, et crièrent : —Voilà les vingt-cinq francs!

Baudin [illegible] debout sur la barricade [illegible] ces hommes, et leur dit :

—[illegible] vous allez voir comment on meurt pour vingt-cinq francs!

[illegible] dans la rue. Quelques [illegible] fenêtres entr'ouvertes se fermèrent. Les deux compagnies arrivaient sur la barricade. [illegible] baïonnettes. Cette [illegible] barre le passage.

Schœlcher leva le bras avec autorité, et fit signe au capitaine qui commandait le premier peloton d'arrêter.

Le capitaine fit de son épée un signe négatif. Tout le 2 décembre était dans ces deux gestes. La loi disait : "Arrêtez!" Le sabre répondait : "Non!"

Les deux compagnies continuèrent d'avancer, mais au pas et en gardant leurs intervalles.

Schœlcher descendit de la barricade dans la rue. De Flotte, Dulac, Malardier, Brillier, Maigne, Bruckner, le suivirent.

Alors on vit un beau spectacle.

Sept représentants du peuple sans autre arme que leurs écharpes, c'est-à-dire majestueusement revêtus de la loi et du droit, s'avancèrent dans la rue hors de la barricade, et marchèrent droit aux soldats qui les attendaient le fusil en joue.

Les autres représentants restés dans la barricade disposaient les derniers apprêts de la résistance. Les combattants avaient une attitude intrépide. Le lieutenant de marine Cournet les dominait de sa haute taille. Baudin, toujours debout sur l'omnibus renversé, dépassait la barricade de la moitié du corps.

En voyant approcher les sept représentants, les soldats et les officiers eurent un moment de stupeur. Cependant le capitaine fit signe aux représentants d'arrêter.

Ils s'arrêtèrent en effet, et Schœlcher dit d'une voix grave :

—Soldats! nous sommes les représentants du peuple souverain, nous sommes vos représentants, nous sommes les élus du suffrage universel. Au nom de la Constitution, au nom du Suffrage universel, au nom de la République, nous qui sommes l'Assemblée nationale, nous qui sommes la Loi, nous vous ordonnons de vous joindre à nous, nous vous sommons de nous obéir. Vos chefs, c'est nous. L'armée appartient au peuple, et les représentants du peuple sont les chefs de l'armée. Soldats, Louis Bonaparte viole la Constitution, nous l'avons mis hors la loi. Obéissez-nous.

L'officier qui commandait, un capitaine nommé Petit, ne le laissa pas achever.

—Messieurs, dit-il, j'ai des ordres. Je suis du peuple. Je suis républicain comme vous, mais je ne suis qu'un instrument.

—Vous connaissez la Constitution, dit Schœlcher.

—Je ne connais que ma consigne.

—Il y a une consigne au-dessus de toutes les consignes, reprit Schœlcher; ce qui oblige le soldat comme le citoyen, c'est la loi.

Il se tournait de nouveau vers les soldats pour les haranguer, mais le capitaine lui cria :

—Pas un mot de plus. Vous ne continuerez pas! Si vous ajoutez une parole je commande le feu.

—Que nous importe! dit Schœlcher.

En ce moment un officier à cheval arriva. C'était le chef de bataillon. Il parla un instant bas au capitaine.

—Messieurs les représentants, reprit le capitaine en agitant son épée, retirez-vous, ou je fais tirer.

—Tirez, cria de Flotte.

Les représentants—étrange et héroïque copie de Fontenoy—ôtèrent leurs chapeaux et firent face aux fusils.

Schœlcher seul garda son chapeau sur la tête et attendit les bras croisés.

—A la baïonnette! cria le capitaine. Et se tournant vers les pelotons : —Croisez—ette!

—Vive la République! crièrent les représentants.

Les baïonnettes s'abaissèrent, les compagnies s'ébranlèrent, et les soldats fondirent au pas de course sur les représentants immobiles.

Ce fut un instant terrible et grandiose.

Les sept représentants virent arriver les baïonnettes à leurs poitrines, sans un mot, sans un geste, sans un pas en arrière. Mais l'hésitation, qui n'était pas dans leur âme, était dans le cœur des soldats.

Les soldats sentirent distinctement qu'il y avait là une double souillure pour leur uniforme, attenter à des représentants du peuple, ce qui est une trahison, et tuer des hommes désarmés, ce qui est une lâcheté. Or, trahison et lâcheté, ce sont là deux épaulettes dont s'accommode quelquefois le général, jamais le soldat.

Quand les baïonnettes furent tellement près des représentants qu'elles leur touchaient la poitrine, elles se détournèrent d'elles-mêmes, et les soldats, d'un mouvement unanime, passèrent entre les représentants sans leur faire de mal. Schœlcher seul eut sa redingote percée en deux endroits, et, dans sa conviction, ce fut maladresse plutôt qu'intention. Un des soldats qui lui faisaient face voulait l'éloigner du capitaine et le toucha de sa baïonnette. La pointe rencontra le livre d'adresses des représentants que Schœlcher avait dans sa poche et ne perça que le vêtement.

Un soldat dit à de Flotte : —Citoyen, nous ne voulons pas vous faire de mal.

Pourtant un soldat s'approcha de Bruckner et le mit en joue.

—Eh bien, dit Bruckner, tirez donc.

Le soldat ému, abaissa son arme et serra la main de Bruckner.

Chose frappante, en dépit de l'ordre donné par les chefs, les deux compagnies arrivèrent successivement jusqu'aux représentants, croisant la baïonnette, et se détournèrent. La consigne commande, mais l'instinct regimbe; la consigne peut être le crime, mais l'instinct, c'est l'honneur. Le chef de bataillon P... a dit plus tard : "On nous avait annoncé que nous aurions affaire à des brigands, nous avons eu affaire à des héros."

Cependant, à la barricade on s'inquiétait, et, les voyant enveloppés et voulant les secourir, on tira un coup de fusil. Ce coup de fusil malheureux tua un soldat entre de Flotte et Schœlcher.

L'officier qui commandait le second peloton d'attaque passait près de Schœlcher comme le pauvre soldat tombait. Schœlcher montra à l'officier l'homme gisant :

—Lieutenant, voyez.

L'officier répondit par un geste de désespoir.

—Que voulez-vous que nous fassions!

Les deux compagnies ripostèrent au coup de fusil par une décharge générale et s'élancèrent à l'assaut de la barricade, laissant derrière elle les sept représentants stupéfaits d'être encore vivants.

La barricade répondit par une décharge, [illegible] ne pouvait tenir. Elle fut emportée.

Baudin fut tué.

Il était resté debout à sa place de combat sur l'omnibus. Trois balles l'atteignirent. Une le frappa de bas en haut à l'œil droit et pénétra dans le cerveau. Il tomba. Il ne reprit pas connaissance. Une demi-heure après il était mort. On porta son cadavre à l'hôpital Sainte-Marguerite.

Bruckner, qui était près de Baudin avec Aubry du Nord, eut son manteau percé d'une balle. Un détail qu'il faut noter encore, c'est que les soldats ne tirent [illegible] et que [illegible] la barricade se dispersèrent [illegible] du faubourg et trouvèrent asile dans les maisons voisines. De Flotte et Maigne, poussé par des femmes effarées derrière une porte d'allée, s'y trouvèrent enfermés avec un des soldats qui venaient de prendre la barricade. [illegible] après, le représentant et le soldat sortirent ensemble. Les représentants purent quitter librement ce premier champ de combat.

A ce commencement solennel de lutte, une dernière lueur de justice et de droit brillait encore, et la probité militaire reculait avec une sorte de morne anxiété devant l'attentat où on l'engageait. Il y a l'ivresse du bien, et il y a l'ivrognerie du mal; cette ivrognerie plus tard noya la conscience de l'armée.

L'armée française n'est pas faite pour commettre des crimes. Quand la lutte se prolongea et qu'il fallut exécuter de sauvages ordres du jour, les soldats durent s'étourdir. Ils obéirent, non froidement, ce qui eût été monstrueux, mais avec colère, ce que l'histoire invoquera comme leur excuse; et, pour beaucoup peut-être, il y avait au fond de cette colère du désespoir.

Le soldat tombé était resté sur le pavé. Ce fut Schœlcher qui le releva. Quelques femmes éplorées et vaillantes sortirent d'une maison. Quelques soldats vinrent. On le porta, Schœlcher lui soutenant la tête, d'abord chez une fruitière, puis à l'hôpital Sainte-Marguerite où l'on avait déjà porté Baudin.

C'était un conscrit. La balle l'avait frappé au côté. On voyait à sa capote grise boutonnée jusqu'au collet le trou souillé de sang. Sa tête tombait sur son épaule, son visage pâle, bridé par la mentonnière du shako, n'avait plus de regard, le sang lui sortait de la bouche. Il paraissait dix-huit ans à peine. Déjà soldat et encore enfant. Il était mort.

Ce pauvre soldat fut la première victime du coup d'état. Baudin fut la seconde.

Avant d'être représentant, Baudin avait été instituteur. Il sortait de cette intelligente et forte famille des maîtres d'école (1).

La première fois que je vis Baudin ce fut à l'Assemblée le 13 janvier 1850. Je voulais parler contre la loi d'enseignement. Je n'étais pas inscrit; Baudin était inscrit le second. Il vint m'offrir son tour. J'acceptais, et je pus parler le surlendemain 15.

Baudin était, pour les rappels à l'ordre et les avanies, un des points de mire du sieur Dupin. Il partageait cet honneur avec les représentants Miot et Valentin.

Baudin monta plusieurs fois à la tribune. Sa parole, hésitante dans la forme, était énergique dans le fond. Il siégeait à la crête de la Montagne. Il avait l'esprit ferme et les manières timides. De là dans toute sa personne je ne sais quel embarras mêlé à la décision. C'était un homme de moyenne taille. Sa face colorée et pleine, sa poitrine ouverte, ses épaules larges, annonçaient l'homme robuste, le laboureur maître d'école, le penseur paysan. Il avait cette ressemblance avec Bourzat. Baudin penchait la tête sur son épaule, écoutait avec intelligence, et parlait avec une voix douce et grave. Il avait le regard triste et le sourire amer d'un prédestiné.

Le 2 décembre au soir, je lui avais demandé : —Quel âge avez-vous? Il m'avait répondu : —Pas tout à fait trente-trois ans.

—Et vous? me dit-il.

—Quarante-neuf ans.

Et il avait repris :

—Nous avons le même âge aujourd'hui.

Il songeait en effet à ce lendemain qui nous attendait, et où se cachait ce *peut-être* qui est la grande égalité.

Les premiers coups de fusil étaient tirés, un représentant était tombé, et le peuple ne se levait pas. Quel bandeau avait-il sur les yeux? Quel plomb avait-il sur le cœur? Hélas! la nuit que Louis Bonaparte avait su faire sur son crime, loin de se dissiper, s'épaississait. Pour la première fois depuis soixante ans que l'ère providentielle des révolutions est ouverte, Paris, la ville de l'intelligence, semblait ne point comprendre.

1. Il y a ici une erreur. Cela tient à ce que ces pages ont été écrites il y a vingt six ans. Esquiros, qui connaissait Baudin, interrogé par moi, m'avait dit que Baudin avait été instituteur. Esquiros se trompait, Baudin avait été médecin. (V. Hugo.)

VIOLETTA.

Parmi les ravissants villages des environs de Vienne, le petit village de S... est l'un des plus jolis.

Figurez-vous une large et verdoyante colline, du haut de laquelle surgit une vieille chapelle toute tapissée de lierres et de rosiers grimpants, et, autour de cette chapelle, un modeste cimetière que protègent des tilleuls et des marronniers centenaires.

En bas, dans la plaine, sont groupées les blanches maisonnettes, simples et hospitalières, comme leurs habitants. A les voir, on dirait autant de fidèles recueillis dans une attitude d'humble prière.

La plus aimable de toutes ces maisonnettes appartenait au vieil organiste, à *papa Birk*, comme on disait au pays.

Papa Birk n'avait pas toujours vécu dans ce village; avant d'avoir perdu sa femme et sa fille, il habitait la capitale, où son violon lui servait de gagne-pain. C'était une nature simple et naïve, n'ayant eu d'autres affections que celle de sa famille, d'autre passion que celle de la musique.

Cependant, peu à peu, avec le temps, le souvenir de ceux qui étaient partis, s'était affaibli et, dans ce cœur paisible, un seul culte avait survécu et le grand Haydn, l'immortel Haydn était resté l'unique idole du vieux musicien.

A cette époque, papa Birk habitait seul avec sa petite-fille, orpheline depuis l'âge de cinq ans, *Violetta*.

Ensemble, vivant de peu, l'enfant et le vieillard travaillaient, cultivaient les fleurs de leur jardinet et...., jouaient du violon.

Un jour vint, pourtant, où Violetta ne trouva plus de son goût ces distractions paisibles; l'esprit de l'enfant commençait à s'éveiller, et puis les doigts de l'organiste étaient devenus moins agiles, et souvent du vieux violon s'échappaient des sons bizarres sous les doigts affaiblis du pauvre papa Birk. Mais l'aimable fillette se fût bien gardée de rien laisser paraître et, tout en continuant son travail, toujours, elle semblait prêter une attention infinie à ces mélodies fantasques.

Depuis son arrivée au village, papa Birk n'était retourné qu'une seule fois à Vienne.

C'est pour entendre "*les quatre Saisons*," ce chef-d'œuvre d'Haydn, exécuté sous la direction du célèbre maître lui-même, et, devant le souvenir de ce jour bienheureux, tout le reste s'était effacé.

Il avait vu le grand maître, il l'avait entendu! A sa sortie il était parvenu à s'approcher de lui :

—Merci, Vater Haydn, merci, mon roi, merci de l'avoir créé.

Et le maître lui avait souri, lui avait serré la main.

La pensée du vieillard semblait s'être figée dans cet unique souvenir, et bien qu'il ne fût assisté à cette petite scène, tous les soirs, pendant de longs mois, Violetta avait dû en entendre le récit.

Un jour de printemps, alors que les tilleuls étaient en fleurs, la jeune fille travaillait au jardin près du grand-père, qui lisait paisiblement sous la tonnelle.

Les parfums du renouveau embaumaient l'air, et les oiseaux, cachés sous les feuilles, lançaient au soleil couchant leur adieu de tous les soirs, quand, tout à coup, de l'autre côté du jardinet, de joyeux fredonnements se firent entendre et le visage riant d'un jeune homme apparut au-dessus de la haie, tout près de Violetta, qui, poussant un petit cri, laissa tomber son ouvrage à terre et se leva tout effarée.

L'étranger portait sous le bras un grand porte-feuille, et, à la main, un gros bâton; un chapeau de feutre mou couvrait son épaisse chevelure dont les boucles retombaient en désordre sur ses épaules, où se tenait à grand'peine un étourneau apprivoisé.

—Me permettez-vous d'entrer, belle enfant? dit-il d'une voix familière, et adressant à la jeune fille un regard éloquent de ses grands yeux bleus.

Cependant la jeune fille, bientôt remise de son émotion, avait souri de telle façon que, sans attendre d'autre réponse, son interlocuteur, d'un bond, avait franchi la haie, sans se soucier des papiers et des crayons qui, s'échappant du portefeuille, se répandirent sur le sol autour de Violetta, dont les éclats de rire bruyants accueillirent cette étrange violation de domicile.

A ce bruit, ne sachant de quoi il s'agissait, l'organiste était arrivé en grande hâte et restait tout ébahi en trouvant les deux jeunes gens face à face, riant aux éclats.

—Malheur sur malheur! criait à plein gosier l'étourneau, qui était revenu prendre sa place sur l'épaule de son maître, pendant que celui-ci, tout rougissant, après s'être incliné devant le vieillard, lui tendait la main sans façon, en disant d'un ton dégagé :

—Bon papa, permettez-moi de vous présenter un étudiant en musique venu de Vienne, et qui a passé toute la journée à parcourir les bois, cherchant à dérober aux oiseaux leurs mélodies. Mais mon *intermédiaire*, et, du geste, il désignait l'étourneau, m'a trompé indignement; il a effrayé, par son assommant bavardage, les chanteurs ailés sur lesquels je comptais. De plus, le coquin a gaspillé mes provisions de bouche. Je vous supplie donc de vouloir bien réparer une partie de ses méfaits et de prendre en pitié mon estomac affamé! Bon papa, je vous demande la charité d'un morceau de pain!

Ce discours fit sourire le vieil organiste qui, sans plus de façon, conduisit son hôte sous la tonnelle pendant que Violetta allait chercher du pain et du lait, avec une corbeille de fraises.

Le voyageur s'empressa de faire honneur à ce repas rustique. Le maître et l'oiseau mangèrent, burent et bavardèrent tant et si bien que les habitants de la petite maison furent bientôt aussi familiers avec le nouveau venu que s'ils se fussent connus depuis de longues années.

Tout naturellement, sans en avoir conscience, papa Birk avait amené la conversation sur son thème favori et, surpris autant que charmé de trouver dans le jeune étudiant un auditeur attentif, il lui avait ouvert son cœur tout entier; il lui avait raconté la fameuse histoire de la poignée de main de "Vater Haydn;" enfin, il l'avait amené devant l'*armoire aux trésors*, un vieux meuble dans lequel étaient renfermés divers manuscrits de Sébastien Bach, de Haendel, de Pergolèse, de Palestrina et deux messes de Haydn.

Chacun de ces cahiers, soigneusement reliés, mentionnait en même temps le nom de l'auteur et le jour de sa naissance écrits en lettres d'or sur la couverture bleue.

Le soleil avait disparu depuis longtemps derrière l'horizon, quand les nouveaux amis pensèrent à se séparer, et ce fut seulement à ce moment que le vieillard songea à demander son nom au jeune homme.

—Je m'appelle Amadius, dit celui-ci, et, avec votre permission, que je serais bien heureux d'obtenir, je reviendrai vous voir.

—Venez tant qu'il vous plaira, jeune homme, répondit papa Birk, vous serez toujours le bienvenu.

Mais Violetta, silencieusement et sans qu'on la vit, était allée cueillir une belle rose, qu'elle gardait entre ses doigts, en tenant les yeux fixés sur Amadius, si bien que celui-ci, après s'être incliné une dernière fois, avait pris la fleur, mis un baiser sur le front de la jeune fille et s'était éloigné.

L'été passa, et chaque semaine l'étudiant revint à la maisonnette, où les heures s'envolaient bien vite pendant qu'il faisait de la musique avec Violetta et feuilletait les cahiers de Bach et de Haydn avec le grand papa.

—Dites-moi, lui demanda un jour papa Birk, que pensez vous de ce jeune Mozart qui fait tant parler de lui en ce moment? J'aimerais bien le connaître, mais je serais surtout heureux d'entendre quelque chose de ce petit prodige.

—Rien de plus facile, bon papa, reprit Amadius, je le vois souvent et personne mieux que moi ne pourrait vous renseigner sur son compte. C'est un joyeux compagnon, fort insouciant — tout comme moi, ajouta-t-il avec un sourire. Mais quand il tient en main la baguette du directeur ou quand il médite quelque nouvelle composition, oh alors! il devient grave, et trop souvent sévère, ce qui n'empêche pas qu'il aime le bon vin et les joyeuses causeries, les fleurs, les oiseaux et les papillons, mais un joli visage le charme par-dessus tout.

Il a une femme qu'il aime jusqu'à l'adoration et qui mérite cet amour, car elle n'a qu'un défaut, celui de se montrer peut-être un peu tyrannique dans son affection, ajouta-t-il en jetant un regard sur Violetta, dont le front s'était assombri, ce qui chagrine parfois cet excellent Mozart.

L'organiste hocha de la tête, en souriant.

—Ces jours ci, on va représenter *Don Juan*, un nouvel opéra de mon ami, reprit Amadius après un silence. Il y a, ce soir même, une répétition à laquelle je tiens à assister, car je suis presque aussi inquiet que Mozart lui-même de savoir l'impression que produira la pièce. Bientôt je vous raconterai comment les choses se seront passées.

Et le jeune homme se leva, prit son chapeau et partit en toute hâte, oubliant même d'embrasser Violetta, comme il en avait l'habitude; et la pauvre petite, le voyant s'éloigner, laissa tristement retomber sur la table le bouquet qu'elle avait coutume de lui préparer.

Toute la soirée la jeune fille resta pensive, la tête baissée. Était-ce à cause du bouquet ou du baiser oublié?....

Les jours suivants, à l'heure habituelle, Amadius ne parut point.

Enfin, un soir que le vieillard feuilletait ses notes, que Violetta chantait, mais plus lentement que d'habitude, on frappa au carreau et une voix bien connue demanda à entrer.

Violetta se leva précipitamment et courut vers la fenêtre. Elle connaissait les allures fantasques de l'étudiant; en effet, celui-ci était déjà dans la chambre et, sans avoir pris le temps de saluer :

—Cher bon papa! chère Violetta! s'écria-t-il, le voilà rayonnant, Mozart vient de remporter un grand succès. *Don Juan* est vraiment très présentable. Mon ami n'a jamais été plus heureux. Il m'a chargé de vous saluer de sa part en attendant qu'il puisse venir le faire lui-même, et de vous remettre ce petit souvenir.

Et Amadius plaça dans les mains du vieillard un cahier portant cette inscription : *Ave verum*; puis, s'adressant à Violetta :

—Ceci, lui dit-il, est pour vous, mon amie; c'est mon hommage à moi et il tendit à la jeune fille une petite feuille où on lisait ces mots :

A ma Violetta.

C'était une simple romance qui commençait ainsi :

"*Une violette épanouie à l'ombre....*

La jeune fille tressaillit de joie et, levant sur Amadius ses grands yeux humides, murmura tout bas quelques mots de remerciement, puis s'emparant du vieux violon du grand-père, et le présentant à son ami :

—Jouez, dit-elle simplement. Et sa voix était une prière.

Amadius saisit l'instrument et joua la délicieuse mélodie que lui avait inspirée la douce enfant dont elle rappelait le nom, et quand il eut fini, Violetta, cachant la tête dans ses mains, éclata en sanglots.

Alors le grand-père, en proie lui-même à une émotion qu'il ne pouvait maîtriser, appuya sa main sur l'épaule du jeune homme et, plongeant son regard dans ces yeux tout brillants de génie :

—Vous êtes une âme d'élite, dit-il, je vous prédis un grand avenir. Que le ciel vous garde, jeune homme!

Soudain, il se leva, se dirigea en silence vers l'*armoire aux trésors* et plaça le manuscrit "*Ave Verum*," le présent de Mozart, entre ceux de Bach et de Haydn; puis, se retournant vers son jeune ami :

—Vous savez mieux que personne, dit-il, ce que vaut cette place.

Les yeux d'Amadius se remplirent de larmes. Il saisit les mains de l'organiste et s'écria :

—Bon papa, je suis Mozart lui-même, l'étourdi, le joyeux Mozart, à qui vous faites avec ce simple honneur une plus grande joie que ne lui causeront jamais tous les applaudissements de la foule.

Et, comme un enfant, Mozart se jeta dans les bras du vieillard et le serra contre sa poitrine; puis, ayant entendu le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la porte, il s'élança hors de la chambre en s'écriant :

—Bon papa, j'ai encore une surprise à vous faire.

Un instant après, il reparut, mais il n'était plus seul : Haydn, en personne, était à ses côtés.

Un éclair de bonheur indicible brilla dans les yeux du vieil organiste dont les lèvres tremblantes essayèrent de balbutier quelque compliment de bienvenue.

—Dieu vous garde, ami, dit Haydn en s'avançant vers papa Birk, les bras tendus.

Mais la main du Maître ne rencontra plus celle du vieillard; l'émotion avait été trop violente. Papa Birk était retombé lourdement sur son siège.

Ce fut en vain que Mozart prodigua à l'ami de son vieil ami, que Violetta lui prodigua les soins les plus tendres. Le pauvre organiste, affaibli par l'âge n'avait pu supporter une si forte secousse.

L'âme du vieillard s'était envolée dans les régions d'éternelle harmonie!

De longues années se sont écoulées depuis cette époque.

Haydn et Mozart dorment dans la tombe; mais le petit village est resté tel qu'il a toujours été.

Les vieux tilleuls embaument encore l'air; la maisonnette de l'organiste est encore debout. Une toute vieille femme l'habite.

C'est la charmante Violetta d'autrefois. Elle ne s'est jamais mariée et continue de vivre de ses souvenirs.

Si vous entendez prononcer seulement le nom de Mozart, vous verrez son regard briller, un rayon de jeunesse éclairer son visage et elle vous parlera du grand Maître pendant des heures; peut-être même vous montrera-t-elle une petite feuille de papier bien jaune, hélas! où vous lirez ces mots :

"*Une violette épanouie à l'ombre.*"

HARVEY.

Dans le *Figaro*. D'après Mme Polko.

Dialogue entre voisin et voisine, à table :

La dame.—N'empêche pas que j'ai eu mon moment de passion pour vous.

Le monsieur.—Absolument comme moi.... mais il paraît que ça n'a pas été le même jour.

Aux courses :

On parle d'un petit monsieur d'allures équivoques qui cherche à se faufiler dans le monde du high-life.

Mais qu'est-ce que c'est que ce petit vicomte? demande un sportsman à un mondain bien connu.

—Le petit vicomte! je ne le connais que très peu, mais je puis vous affirmer que c'est un gentilhomme dans toute l'exception du mot.

Au restaurant à prix fixe.

Un consommateur qui, pour le moment, ne consomme guère, parce qu'on ne le sert pas du tout, se décide à se fâcher :

—Sacrebleu, garçon, voilà deux heures que j'attends du pain!

Le garçon, froidement ironique :

—Deux heures, oh! alors, monsieur doit commencer à s'y habituer!

Réflexion d'un grand banquier de Paris à qui on parlait des avantages de la fortune.

—La fortune! cela n'existe que dans l'imagination du pauvre; si ou l'a gagnée, elle ne représente pas la centième partie des efforts qu'on a faits. C'est toujours une mauvaise affaire!

Beau dédain, mais j'en sais plusieurs qui aimeraient cette "mauvaise affaire".

Les propos d'ivrognes sont des plus gais parfois, surtout lorsque le temps est encore plus "gris" qu'eux.

L'un d'eux, "gris foncé" et ivre comme un polonais va s'étendre de tout son long sur le trottoir. Avant de chercher à se relever, il demande à un monsieur qui lui tendait la main pour l'aider :

—Est-ce que d'autres que moi ont été renversés par le tremblement de terre.

L'Hon. C. Edwards Lester

Ancien Consul des États-Unis d'Amérique en Italie, Auteur, etc., écrit ce qui suit:

(New-York, le 1er Août 1886, 123 E. 27th st.)

Au Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.,
Messieurs:—Un sentiment de gratitude et le désir de rendre service au public m'engagent à faire l'exposé des faits suivants:

Ma carrière au collège, à New-Haven, fut interrompue par un rhume tellement sérieux et qui m'affaiblit tant, que, pendant dix ans j'ai eu à combattre pour garder ma vie sauve. L'Hémorragie des passages bronchiques était le résultat de presque chaque effort nouveau pour expectorer. Pendant des années j'ai été entre les mains des plus habiles praticiens sans que cela servît à rien. Enfin j'entendis parler du

Pectoral-Cerise d'Ayer,

Dont je fis usage (modérément et à petites doses) au premier retour de rhume ou de mal dans la poitrine, et chaque fois, invariablement, je fus soulagé. Ceci se passait il y a 25 ans. Avec toutes sortes de changements, dans toutes sortes de climats, je n'ai jamais, jusqu'à ce jour, eu aucun rhume ni aucune affection de la gorge ou des poumons, qui aient résisté au Pectoral-Cerise d'Ayer dans les 24 heures. Il va sans dire que je n'ai jamais été sans ce remède dans toutes mes expéditions et mes voyages. D'après mes propres observations, il a donné du soulagement à un grand nombre de personnes; dans les cas aigus d'inflammation pulmonaire, tels que le croup et la diphthérie chez les enfants, la vie a été sauvée grâce à ses effets. Je recommande son usage en légères doses mais fréquentes. Proprement administré, suivant vos indications, c'est un

Bienfait Sans Prix

Dans n'importe quelle maison. J'en parle avec enthousiasme parce que j'en ai reçu les bénéfices. J'ai connu beaucoup de cas apparemment crus bronchites et toux, avec perte de la voix, particulièrement parmi les membres du clergé et autres orateurs publics, parfaitement guéris par cette médecine. A vous fidèlement,

C. EDWARDS LESTER.

Ayer's Cherry Pectoral,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendu par tous les Pharmaciens et Marchands de Médecines.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 22 décembre 1888.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARINGHOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$1,754,067 00	$124,260 00
Même temps la semaine dernière	1,813,145 00	153,266 00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banques.

MONNAIE — Souverains Victoria, $4 86@4 90; 20-marcs, $4 65@4 75; 20-francs, $3 80@3 90; doublons espagnols, $15 40@15 60; doublons mexicains, $15 40@15 60; 25-pesetas espagnols, $4 70@4 80; 20-pesos, mexicain, $16 40@16 60, or mutilé américain, 90@95c.; or léger américain 97 à 99 c. dollars mexicains, 73 @73½; sols péruviens, 72½@73½; pesos chiliens, 72½@73½; argent mutilé américain, 80c. par oz; 5-francs, 85@95c.; argent anglais, par £, $4 80@4 90, billets de la Banque d'Angleterre, $4 80@4 90; billets de la Banque de France, 19@19½; reichmarcs, billets, 23@24.

MARCHÉ MONÉTAIRE.

Nouvelle-Orléans—L'argent est en bonne quantité, en demande et facile.

Papier exceptionnel	7
do A	—@8
Prêts sur garanties collatérales	5@6
Time do do	—@7
Papier hypothécaire	6@8

New York—Taux de l'argent — à 2 pour cent.
Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 5. consols 97 11/16 à 97¾; argent en lingots 42 5/16; U. S. 4's 129¼.
Paris—Rentes 83.50.

CHANGE.

REICHMARKS—Commercial 94⅝
Le STERLING est calme.
Connaissement de navire A1 clair... 482 @483
Traites de banques... 486
soixante jours.
Les FRANCS sont calmes.
Francs de commerce... 5.25
Traites de banques... 5.21¼
soixante jours
Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est calme.
Traites de commerce $1 50 d'escompte.
Traites de Banques au pair.
Les banques tirent des chèques au pair pour le taux de collection.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Appel de 11 A. M.

10 actions de N O Gas Light Co... 94
10 actions Louisiana Elect le Light Co. 45

Appel de 2 P. M.

102 actions N O Gas Light Co... 94
$5,000 Louisiana 4 à... 90¼

Après l'appel de 2 p. m.

5 actions du Bank of Commerce... 8½

Salle Unlisted Securities.

7 actions Mex. Int. Imp (Lot.) Co... 24½
10 actions Mex. Int. Imp. (Lot.) Co... 24½
6 actions Mex. Int. Imp. (Lot.) Co... 24⅝

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur au pair	Offre	Demande
Bank of Commerce	10	8½	9
Canal & Banking Co.	100	148	....
Citizens	100	27½	30
Germania National	100	187	....
Germania Savings	100	105	....
Hibernia National	100	158	....
Louisiana National	100	158½	....
Metro. Loan & Savings	100	120	125
Mutual National	100	131½	135
N O National	100	....	....
Peoples	50	....	....
State National	100	....	....
Union National	100	127	130
Whitney National	100	236	....
Compagnies d'assurances.			
Crescent Ins.	100	57½	....
Factors and Traders Ins.	100	14	....
Firemen's	50	56½	....
Germania Ins Co	100	120	125
Hibernia Ins	100	65	75
Home Ins	100	92	98
Lafayette	50	....	....
Merchants Mutual	100	59	61
Mechanics and Traders	100	115	....
N Orleans Ins As	20	19½	19¾
N Orleans Ins Co	50	22½	25½
Sun Mutual Insurance	100	122¼	125
Southern Ins Co	100	87½	90
Teutonia	100	124½	127
Chemins de fer urbains.			
Carrollton	100	88½	90
Crescent City	100	68½	70
Canal and Claiborne	40	....	....
New Orleans City	100	108¼	109
Orleans	50	63	64½
St-Charles Street	50	87½	....
Articles divers.			
Stemwell's Co Works Co	100	....	....
C C Slaughterhouse	50	40½	41
Imp Bonded Warehouse	100	....	....
Jeffer City Gas Light Co	100	75	80
Consumers' Ice Co	100	....	100
Louisiana Ice Man Co	50	5½	6
La State Lottery Co	100	....	....
Le Oil Co	100	....	....
Metairie Cemetery Ass	100	....	....
N O Gas Light Co	100	94	94½
N O Waterworks Co	100	64½	64⅞
Planters Crescent Oil Co	100	....	....
Sugar Shed Co	60	....	....
Southwestern Brush Electric Light Co	100	....	....
Louisiana Electric L't Co	100	45	....
Jockey Club	100	....	....
Bons d'Etat.			
Louisiana 4s	....	90¼	90½
Louisiana 2s	....	39	42
Bons de ville.			
Premiums	....	139½	140
Premium drawn number	....	195	200
Privilege on Premiums	....	....	....
Consolidated 6's	....	....	....
" Crossman	....	112½	....
Consolidated Extended	....	110	....
" Crossman	....	112½	113½
Extended 6's	....	....	....
" Railroad	....	....	....
" Waterworks	....	....	....
" Park	....	....	....
City 6 0/0 certificates	....	105	....
City 6 0/0 Cte for Consol Coup	....	105½	....
City 5	....	98⅝	98¾
City 7 s old	....	....	....
" new	....	113¼	116
" gold	....	140	....
Bons divers.			
Cotton Exchange Stock	....	225	235
Produce Exchange Stock	....	80	95
Stock Exchange Stock	....	....	....
Mechanics, Dealers and Lumbermens Exchange Stock	....	....	....
U S 4 0/0	....	127¾	128¼
Canal & Claib. St RR mort	....	....	....
C., St. L. & N. O. R. R. Co	....	....	....
Jackson RR 2d mort coup	....	....	....
Jackson RR 2d mort. debt	....	112	....
Morgan's L & T 1st gold mort.	....	112	....
Tex. & Pacific RR 1st gold m't	....	89½	....
St Charles Hotel Co mort	....	98	....
Crescent City 1st	....	....	....
" new	....	103½	....
N O City RR Co mort	....	121	125
St Charles St RR mort	....	....	....
N O Waterworks Co mort	....	....	....
La Ice Mfg Co mort 1st mort	....	100	....
La Ice Mfg Co 2d mort	....	80	....
Levee S. Cotton Press mort	....	....	....
La Electric L. 1st mort	....	95	105
Certificats et Warrants.			
State Warrants Ordin. 1884	....	40	50
State Warrants Ordin. 1885	....	40	50
do do do 1886	....	40	50
do do do 1887	....	43	....
do do do 1888	....	49	....
Police Cts	....	20	....
School Cts	....	32	40
City Scrip, old	....	91	....
" new	....	42½	....
Jan. In. Cts. on State Consols	....	31	45
Cts émis en vertu de l'acte 93 de 1880	....	25	....
Unpaid State Coupons No 12 (Janv. 1 1880)	....	....	20
Unpaid State Coupons prior to No 12	....	35	50
Unpaid City Coupons	....	....	....
Half paid Coupons	....	....	....
State School Warrants	....	37	48
Unlisted Securities.			
Mex. Int. Imp. (Lottery) Co.	....	24¼	25¼

1 Avec dividende. 2 Sans dividende. 3 Avec coupon. 4 Sans coupon. 5 Crossman's Issue. 6 New Stock. Pour moins de $5000 et plus de $1000

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés du pays et étrangers sont prises des dépêches de la Presse Associée et notre rapport local du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHÉ DE LA NLLE-ORLEANS SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 8500 balles, comprenant 2300 balles après 2:30 p. m. hier.

Le marché est ferme.

Les cotons tachés sont de ¼ à ⅜c plus bas que les cotons blancs.

Délivré sur contrats, —— balles.

	Aujourd'hui	Hier
Low Ordinary	7	7
Ordinary	7½	7½
Good Ordinary	8½	8½
Low Middling	9⅞	9⅞
Middling	9⅞	9⅞
Good middling	10	10
Middling Fair	10⅛	10⅛
Fair	11⅜	11⅜

FUTURS.

Stables.

Décembre 9.27 à 9.28; janvier 9.28 à 9.29; février 9.35 à 9.37; mars 9.44 à 9.46; avril 9.53 à 9.54; mai 9.62 à 9.63; juin 9.71 à 9.72; juillet 9.79 à 9.80. août 9.76 à 9.77.

Les ventes comprenaient 19.4 0 balles.

MARCHÉS DIVERS.

Aujourd'hui le middling était coté à la Nouvelle-Orléans 9⅞; à Galveston à 9½; à Mobile 9 5/16; à Savannah à 9; à Charleston à 9⅞; à Wilmington 9¼; à Norfolk à 9⅞; à Baltimore à 9⅞; à New York 9⅞; à Boston 9⅞ à 10; à Philadelphie à 10; à Memphis 9⅞; à Augusta 9¼.

MARCHÉ DE NEW-YORK.

SUR PLACE.

Calme et stable.

Cotes: Middling Uplands 9⅞; Middling Gulf 10.

FUTURS.

Stables.

Décembre 9.48 à 9.49 janvier 9.51 à 9.52; février 9.62 à 9.64; mars 9.76 à 9.77; avril 9.87 à 9.88, mai 9.97 à 9.98, juin 10.07 à 10.08, juillet 10.14 à 10.15, août 10.20 à 10.21; septembre 9.86 à 9.90.

MOUVEMENT DU COTON.

REÇU, NET—A la Nlle-Orléans, depuis le 1er septembre, 1 002,231 balles; même temps l'année dernière, 1,113 219 balles; à tous les ports des Etats-Unis, 3,411,0 4 balles; même temps l'année dernière, 3,752,540 balles

EXPORTATIONS A L'ETRANGER—De la Nouvelle-Orléans depuis le premier septembre, 649,269 balles; même temps l'année dernière, 711,264 balles; de tous les ports des Etats-Unis 2,272,187 balles; même temps l'année dernière, 2,277,593 balles

STOCKS—A la Nouvelle-Orléans, 297,281 balles; même temps l'année dernière, 391,960 balles; dans tous les ports des Etats-Unis, 946 276 balles; même temps, l'année dernière, 1,049,958 balles.

MARCHÉ DE LIVERPOOL.

SUR PLACE.

Calme et en demande modérée.

Cotes—5⅝d pour le Middling Américain.

FUTURS

Stables.

MARCHÉ DU HAVRE.

Calme et facile.

Cotes—67½fr. pour le Très Ordinaire (sur place) et 67¼ fr. pour le Low Middling (sur mer)

SUCRE ET MELASSE.

Rapport officiel du Louisiana Sugar Exchange.

SUCRE—

Ventes 3740 barils et 1846 boucauts de sucre et 2734 barils de mélasse

OPEN KETTLE—Ferme mais calme.

Choice	— @ —
Strictly prime	— @ 4⅞
Prime	4 13/16@4¾
Fully fair	4 11/16@4¾
Good fair	— @ 4 9/16
Fair	— @ 4½
Good common	4⅜@4 7/16
Common	4¼@4 5/16
Inferior	3½@4

CENTRIFUGAL—Calme.

Plantation granulated	7 1/16@7⅛
Off granulated	— @ —
Choice white	6 7/16@6½
Off whites	6 5/16@6⅜
Gray off white	6@6¼
Fancy yellow clarified	— @ 6 3/16
Choice yellow clarified	— @ 6 1/16
Prime yellow	— @ 6
Off yellow	5⅜@5 15/16
Seconds	4½@ 5⅞

MELASSE—Open kettle stable.

Fancy	—	@ —
Choice	40	@41
Strict prime	37	@38
Good prime	34	@36
Prime	31	@32
Good fair	29	@30
Fair	26	@28
Good Common	23	@25
Common	20	@22
Inferior	—	@ —

CENTRIFUGAL—Stable.

Fancy	—	@ —
Choice	—	@ —
Strictly prime	24	@25
Good prime	22	@23
Prime	18	@19
Good fair	17	@ —
Fair	16	@ —
Good common	13	@15
Common	13	@15
Inferior	11	@12

SIROP—24 à 32.

RIZ.

RIZ BRUT—Marché stable et en assez bonne demande.

Cotes du riz brut, $2 00 à 3 75.

RIZ ECALÉ—

Head	5¼@5⅜
Choice	— @ —
Prime	4⅞@5
Good	4½@4¾
Fair	4¼@4½
Ord'nary	3¾@4
Common	3 @3½
No 2	2½@2¾

RIZ ECALÉ—Ferme et en meilleure demande
RIZ POLI—$14 00 à 15 00.
SON—$12 00 à 13 00.
Recettes — Sacs riz brut 971, barils riz écalé 9.
Ventes—Sacs riz brut 171, barils riz écalé 963.

FARINES.

A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse :
FARINE—Calme et facile.
Patents $5 75 à 5 85 extra fancy $5 10 à 5 20, *fancy* $4 65 à 4 75, choix $4 25 à 4 40 le baril.
FARINE DE MAIS—$2 10.

HORS DE LA BOURSE.

FARINE SUR ORDRE—Winter wheat: Non-patents $5 85 à 6 00 le baril, extra fancy $5 25 à 5 40, fancy $4 90 à 5 00, choix $4 40 à 4 50, Minnesota flour, bakers $6 40 à 6 60; patents $7 00 à 7 25.
FARINE DE MAIS—$2 15 à 2 30.
CREAM MEAL—Choice $2 50.
GRITS—Choice $2 45 à 2 50.
HOMINY $3 00 le baril.
FARINE DE SEIGLE—$4 25.
OAT MEAL—Choice $6 50; fin $6 15 le baril.
OAT FLAKES—$5 50.

GRAINS ET FOURRAGES.

A LA BOURSE.

MAIS — Cotes 43 à 47 pour le blanc à 47 pour le mêlé et — à 48 pour le jaune.
AVOINE — No 2 de l'Ouest 35; choix —, du Texas — à —.
SON—90 à 92½c.
FOIN—Prime $16 00 à 17 50; Choice $18 00 à 19 00.

HORS DE LA BOURSE

Les petits lots se vendent aux prix suivants: maïs 2 à 3c de plus par le boisseau; avoine 2 à 3c de plus par boisseau; son 5 à 10c de plus par 100 livres, et le foin $2 00 à 3 00 de plus par tonneau.

PROVISIONS

A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse pour les lots en gros:

Les provisions sont faciles.
MESS PORK—$14 50
VIANDES SALÉES SÈCHES — Epaules 6⅞ à 6⅞, short clear sides — à —, short rib sides 7⅞ à 7⅞, long clear 7⅞ à 7⅞.
BACON — Epaules à 7⅞; short rib sides 9; long clear sides — à 8⅞; short clear sides — à —.
GRAISSE—En tierçons, raffiné, — à 8.
JAMBON—11 à 11½.

Les cotes des provisions à la Bourse sont pour le marché en gros; les prix des détaillants sont de 25 à 50c plus élevés pour le porc, et de ¼ à ⅜c pour les autres articles provenant du porc.

HORS DE LA BOURSE

DIVERS—Jobbing—Prime mess à $14 50; pig pork $8 00 le demi-baril; $14 50 à —— le baril; extra prime and rump pork à $13 75. Plain or canvassed shoulders 8 à 8⅞. Boston cut shoulders fancy, small, à 10½; pic-nic à 8¾; S. C. breakfast bacon 11¼ à 11⅜; choice to fancy s. c. hams 11½ à 11⅞.

BŒUF—Jobbing—Extra plate beef $12 00; plate beef à $11 00 au baril; extra plate à $7 00 au demi-baril; extra mess $— à 8 00; extra mess beef $5 75 à 9 00 le baril; New York Fulton Market $7 50 le demi-baril.

EPICERIES.

Les prix suivants sont pour des petits lots.

CAFE—Prime 18½ à 19¼, good 18 à 18½, fair 17½ à 17⅞, ordinary 16 à 16½, common 15 à 15½ la livre.

THE—Extra Formosa, 85c à $1 00 la livre; choice to fine 40 à 80c; fair to medium 24 à 35; imperial extra choice 80c à $1 00; fine to choice 30 à 60c; hyson and young hyson, 35 à 38 gunpowders, fair to finest 30 à $1 20.

BEURRE—Western Creamery—Extra — à 36, extra firsts 29 à 31, firsts — à 28, seconds — à —. Western Dairy—Extra 19 à 21, extra firsts 17 à 18, first — à —; common 16 à 17. Jobbing un sou plus élevé.

FROMAGE — New York creams, fancy, 13; Western Cheddars full cream à 11½; Young America's full cream à 13; Western twins, full cream, fancy, à 12½; Western flats, fancy full cream, 12½ à 12⅞; Ohio flats, best skims choice 8 à 9; Western flats, skims, à — à —.

SEL—De la Louisiane—City Coarse 75c; City Fine 95c; City Crushed 75c; Rock Salt 8c la livre; pocket Salt 1¼ à 5 selon la grosseur.
CHANDELLES STAR—Full weight 8½ à 9½c la livre
AMIDON—2½ à 3c la livre.

FRUITS ET NOIX.

Les cotes suivantes sont les prix en gros. La demande 25 à 50c de plus pour les petits lots et ½ à 1c de plus par livre

DU PAYS—Oranges de la Louisiane $6 50 à 7 00. Pommes $2 00 à 2 50 le baril; pacanes du Texas — à —; pistaches rouges du Tennessee 4½ à 5c la livre, de la Virginie 7c; raisins secs de la Californie $2 50 à 2 75 la boîte; muscatelle $2 50, raisins 40 à 50c le panier, Cape Cod cranberries $9 50 à 10 00; pacanes de la Louisiane 3½ à 25c. la livre, du Texas, 6 à 10c.

ETRANGERS — Citrons de Messine $2 00 à 3 50, Citrons de Palerme $2 00 à 3 50; Raisins de Malaga London Layers par boîte $3 75, par demi boîte ——; par quart de boîte ——; raisins de Malaga en barils à $4 00 à $6 00. Bananes 75c à $1 00 le régime; Figues bananes $1 50 à 2 50 le régime; Dates 5½c la livre; Dates persanes 6½c la livre en boîte; Fard dates 9c. Carrentes 7 à 8c la livre; Figues sèches layers 15 à 16c la livre; Pruneaux 7c la livre; Citrons 22 le livre; Amandes Tarragona 17c la livre. Noix du Brésil 10c la livre; Filberts 11c, Noix de Naples 16c, marrons italiens 12½. Noix de coco $32 50 le 1000.40 pièce au baril.

GRAINE DE COTON ET SES PRODUITS.

Graine de coton ici $11 00; tourteaux $22 50 à 22 75 per long ton shipside bid; farine de graine de coton, ville et campagne, jobbing au détail $20 50 per short ton; pour l'exportation $22 50 bid. Huile de coton crue 40 à — le gallon; huile raffinée 50c.

PRODUITS DE LA CAMPAGNE.

(Nos cotes représentent le prix en gros au landing. Les marchands obtiennent — à 25c de plus par baril et ¼ à ½c par livre en lots.)

POMMES DE TERRE — Western $1 30 à 1 75 le baril
PATATES DOUCES—$1 50 à 2 00.
OIGNONS—De l'Ouest $1 50 à 1 75 le baril.
AIL—Italien 30 à 60c par bunch.
CHOUX—— à —— par tête.
CHOUCROUTE—$3 50.
HARICOTS—Choice Northern 3⅛ à 3¼; Red kidney choice — à —, New-York red kidneys à 4⅛; western white kidney à ——; pois verts 2⅞.

VOLAILLES—Les marchands en gros demandent de 15 à 25c de plus que les prix suivants par douzaine de volaille, et ½ à 1½c de plus par douzaine d'œufs.—Grosses volailles de l'Ouest $3 50 à 4 00 la douzaine; poulets $1 75 à 2 25; canards $3 00 à 3 50; oies $5 00 à 6 00; dindes $12 00 à 15 00. Les grosses volailles de la Louisiane $3 00 à 3 25; poulets $1 50 à 2 00, canards $2 00 à 2 50; oies $3 50 à 4 00; dindes $8 00 à 10 00.
ŒUFS—Ceux de l'Ouest 18 à —; ceux de la Louisiane 20 à 21c.
SUIF—5c à —c pour celui de la ville; 4⅞ celui de la campagne.
CIRE D'ABEILLE—Prime yellow 18 à 19c la livre.
MIEL—Strained 40 à 60c le gallon.
LAINE — Burry 12 à 15c la livre; Louisiana clear 21½ clear lake 22 à —.
PEAUX AUX ABATTOIRS—70 livres et au dessus 4½c, steer et peaux de vaches 30 à 70 livres 3½c, kips, 14 à 30 livres, 5c; peaux de veau 35c pièce.
PEAUX DE LA CAMPAGNE—Green salted à 3, dry flint 6 à 7; dry salted 5 à 5½c la livre; damaged green hides 2c off; damaged dry 1⅓ off.
PELLETERIE—Otter $3 50 à 5 00; castor $1 00 pièce; loutre 10 c. pièce; raccoons 10 à 30 c.
PEAUX—Chevreuil 18 à 20c la livre; mouton 10 à 50c pièce, suivre 10 à 30c.
MOUSSE — Mêlée 2 à 2½c la livre; grise 1 à 1½, noire 2¼ à 2¾.
PLUMES—Plumes d'oies de première qualité 40 à 55c la livre, commun 10 à 15c.
CORNES—Cornes de bœufs, prime, — à 5c pièce; cornes de vaches — à 1c.

MARCHANDISES DIVERSES.

TABAC EN FEUILLES—Heavy and Regie kinds lugs 3 à 5. Leaf 5½ à 11c; Cutting and Barley sorts 5 à 9. Leaf 10 à 20.

TABAC MANUFACTURÉ—Jobbing, par livre—Fine plug 50c à $1 05, fine medium 53 à 68c. Bright quarters and common 11-inch 43 à 5's, 35 à 35c. Bright navy, 30 à 45c, fancy natural leaf 50 à 80c. fine cut chewing 30 à 67c granulated smoking 50 à 70

NAVAL STORES—Les prix du gros sont comme suit. Au détail il faut payer 25 à —c de plus par baril. Pitch $1 50 à ——, goudron $2 25 à —— le baril; $2 50 à —— le demi baril. Résine D E F $1 00, G 95c, H $1 00; I $1 25, K $1 40, M $1 75, N $2 25, W. G. $2 75, W W $3 15. Essence de térébenthine 43, jobbing 3 à 4c de plus par gallon.

TOILE D'EMBALLAGE—Jute Bagging—En petits lots—Bagging, 1¾ livre à 12c le yarde; 2 livres 12 à 13c, 2¼ livres, 14½c, bailing twine 10 à 11 à livre.

COTTON BAGGING — Lane Mills — 12½c per yard.

COTTON TIES—$1 00 le paquet.

CHARBON

PITTSBURG — Famille 50c le baril; $5 00 le boucaut. Anthracite $9 50 à 10 00 la ton; bateaux 37½c steamers $4 50 la tonne, en gros 27 à 28 le baril.

ALABAMA — Splint pour familles 45c; Cerona pour familles 50c. Montevallo 65c, le baril pour familles Helena pour familles 65c, steam coal sur chars $3 50 la ton.

VINS ET LIQUEURS.

ALCOOL—Le gallon	2 37@	2 45
BRANDIES—Du pays le gallon	1 50@	2 50
Pêche—vieux, le gallon	2 25@	3 50
Pomme	1 25@	3 00
COGNAC—Importé — 1883, le gallon		
1877	....@	4 90
1875	....@	5 50
1870	....@	5 75
1865	....@	6 50
1860	....@	7 40
1848	....@	12 00
Otard Dupuy & Co's Cognac 1882	....@	5 50
" 1870	....@	7 00
" 1864	....@	8 00
" 1848	....@	10 25
Bisquet, Dubouché & Co. Cognac 1878	....@	4 50
" 1876	....@	5 50
" 1848	....@	9 00
WHISKY—Rectifié de la Louisiane 90 0/0 de preuve, par gallon		
Ouest	1 15@	1 20
Bourbon	1 15@	1 25
Seigle	1 40@	3 72
Rousse importé	1 50@	3 50
Irlande, importé	4 00@	4 25
Duffy's malt whisky, par caisse	....@	4 26
" par gallon	....@	9 00
GENIÈVRE—De Gin de New York ou de Philadelphie, par gallon	....@	3 00
Holland, par gallon	1 15@	1 50
Sir Robt. Burnett's Old Tom	2 75@	3 25
Sir Robt. Burnett's Old Tom par caisse	3 15@	3 25
Holland par caisse	8 50@	9 00
VINS ROUGES—Californie Claret, le gallon	7 25@	7 50
Zinfandel No 1, le gallon	38@	45
Clarets importés — Ordinaire par barrique	58@	75
Clarets de famille par barriq.	58 00@	60 00
Clarets fins la barrique	65 00@	75 00
Medoc la caisse	90 00@	175 00
St-Julien, la caisse	....@	6 00
Margaux la caisse	....@	6 50
Pontet-Canet la caisse	....@	7 00
Latour la caisse	....@	9 00
Léoville la caisse	....@	14 00
Château Lafite la caisse	....@	16 00
Ordinaire, la caisse	....@	28 00
Château Dillon par barrique	3 00@	3 50
Blanc fort par barrique	125 00@	....
Château Dillon par caisse	105 00@	....
VINS BLANCS—Californie, la barrique	....@	7 50
Importé de famille, la barrique	55@	75
Importé en la barrique	65 00@	80 00
Graves, la caisse	90 00@	175 00
Sauternes, la caisse	....@	6 00
Haut Sauternes la caisse	....@	6 50
Latour Blanche, la caisse	....@	10 00
Château Yquem, la caisse	....@	18 00
Ordinaire, la caisse	20 00@	30 00
Muscat, la caisse	3 25@	3 50
Madère, Cette le gallon	4 25@	6 50
Madère, genuine fine, le gal.	1 00@	1 10
Madère la caisse	3 50@	5 00
Sherry, Cette, le gallon	12 00@	25 00
Sherry Genuine Xeres, le gallon	1 00@	1 10
Sherry la caisse	1 50@	5 00
Très vieux porto, la caisse	6 00@	25 00
CHAMPAGNE—Roederer Carte Blanche, qts, par doz	8 00@	25 00
G. H. Mumm & Co. Dry Verzenay	....@	29 50
Extra Dry	....@	24 75
Delbeck & Co's extra dry qts.	....@	28 50
Delbeck & Co's Delmonico qts	....@	28 50
D. B. Pol & Co.'s qts	....@	26 00
Perrier-Jouet—Cremant Royal quarts	....@	12 00
Perrier-Jouet—Special, quarts	....@	28 50
Pints $2 de plus par caisse.	....@	29 50
Moet & Chandon, white seal, qts	....@	29 00

CHEVAUX ET MULETS

Chevaux communs	$ 80@125
Bons chevaux de trait	125@150
Chevaux de selle et de voiture	250@400
Mulets pour habitations sucrières	175@200
Mulets, qualité moyenne	140@175
Mulets pour coton	—@—
Mulets communs	40@ 75
Bons mulets de ville	$200@250

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

Entre New York et le Havre.

Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (cabines pourvues de sonnettes électriques) partiront de la jetée No. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit :

LA BOURGOGNE, Frangeul, samedi, 22 décem.
LA CHAMPAGNE, Boyer, samedi, 29 décem
LA BRETAGNE, de Jousselin, samedi, 5 janv.

Prix du passage pour le Havre.

Première cabine (vin compris) ... $80 et $100
Seconde classe ... $60
Billets aller et retour à prix réduits.
Entrepont $26, avec aménagement supérieur, y compris vin, literie et ustensiles.
Pour fret et passage, s'adresser à
J. B. DODART, Agt., 61 rue Carondelet.

Compagnie Générale Transatlantique.

New-York à Londres, via Havre, Southampton, ou via Havre, Dieppe, New Haven—
1re classe, $86.00, $106.00, $126.00.
2e classe, $64.50.

New-York à Londres, via Havre, Paris, Calais à Boulogne et Douvres—
1re classe, $141.00, $121.00, $101.00.
2e classe, $81.00.

LIGNE CROMWELL.

POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.

Partant Mercredi 26 décembre, à 8 A. M.
Cette ligne se compose des steamers suivants:
KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS.
Le steamer
NEW ORLEANS,
Capt. Halsey
arrivera de son quai au pied de la rue Toulouse
ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P. 0/0
Passage—Cabine... $40
Entrepont... 20
Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Havre.
Pour fret ou passage s'adresser à
ALFRED MOULTON & CO.,
4mai—1an Rue Carondelet No 41

MANDEVILLE, COVINGTON ET LES SOURCES D'ABITA.

Le Steamer New Camelia.

A partir du 1er octobre 1888, quittera Milneburg à l'arrivée des trains du chemin de fer Pontchartrain, du dépôt Pontchartrain au pied des Champs-Elysées comme suit :

Les MARDIS à l'arrivée du train de 12 M.
JEUDI à l'arrivée du train de 12 M.
SAMEDI à l'arrivée du train de 3 P. M.

DE RETOUR.

Le bateau partira de OLD LANDING :
Les LUNDIS ... 5 A. M.
MERCREDIS ... 7 A. M.
VENDREDIS ... 7 A. M.

L'eau et le temps le permettant.

EXCURSIONS. (Avis en sera dûment donné.)
Prix, aller et retour ... $1.

Fret reçu tous les jours à la gare du chemin de fer Louisville & Nashville, à l'extrémité de la rue Girod.

W. G. COYLE.
6 mai— No. 47 rue Carondelet.

CHEMINS DE FER.

LOUISVILLE, NEW ORLEANS —AND— TEXAS RAILWAY.

MISSISSIPPI VALLEY ROUTE.

Arrivée.	Départ.
No 1 Fast mail 9.00 A. M.	No 2 Fast mail 5.00 P. M.
No 3 Express 6.25 P. M.	No 4 Express 8.00 A. M.
No 5 Baton Rouge accommodation 10.00 A. M.	No 6 Baton Rouge accommodation 3 45 P. M.

Les trains Nos 1 et 2 ont des chars Buffet Pullman entre la Nlle-Orléans et Vicksburg, Memphis et Louisville.

Les passagers peuvent rester dans les chars-dortoirs de Vicksburg jusqu'au matin.

Des correspondances de trains se font à Harriston pour Natchez N. J. et C. et Cooper's Well; à Vicksburg avec le V., S. & P. et V. et M. R. R.; à Memphis avec le Gulf Route pour Kansas City et le West et N., M. & M. V. RR. pour l'Est; aussi avec d'autres lignes divergentes.

Ligne courte pour Hot Springs.

JOHN BRADLEY, Agent Général.
E. W. HOW, G. F. & P. A.
R. F. REYNOLDS, Agent Commercial.

Route du Sud de la Nouvelle-Orléans du Texas et de la Californie.

Southern Pacific Co. Atlantic System via Morgan's La. & Tex. R. R. Pa. Co.

Départ de la N-Orléans	Arrivée à la N-Orléans
Pacific Express, daily ... 7.15 am	Atlantic Express, daily ... 8.10 pm
San Antonio Express, daily ... 7.20 pm	New Orleans Express, daily ... 8.05 am

Chars dortoirs entre Nlle-Orléans et San Francisco par l'Atlantic and Pacific Express. Pullman sleepers entre la Nlle-Orléans, Galveston et Dallas par le San Antonio and New Orleans Express.

Jonctions à Houston avec tous les chemins de fer de ce point. Billets à vendre et places dans les chars dortoirs à retenir tous les jours au 10 rue coin Magazine et Natchez.

A. C. HUTCHINSON, Gen'l Manager.
J. G. SCHRIEVER, Traffic Manager.
W. C. WATSON, Gen. Pass. Agt.
17 mai—1an.

BASILE BARES.

FACTEUR DE PIANOS.

84 Rue Royale, N. O.

SEUL AGENT POUR LES

Pianos GAVEAU, de Paris,

Supérieur à tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, de construction nouvelle pour la sonorité prolongée, à cadre en fer fondu d'une seule pièce, système perfectionné, mécanique à lame à double répétition, sommiers en fer, équilibré pour le maintien de l'accord. Ces pianos ont véritablement un velouté et une pureté de son remarquables

Accords et réparations de pianos une spécialité.

DATE DE FONDATION, 1805.

COMPAGNIE D'ASSURANCES —DE LA— NOUVELLE-ORLEANS.

New Orleans Insurance Company of New Orleans.

Etablie en 1805.

BUREAUX : 3 rue Carondelet entre Canal et Commune.

Capital - $500,000

J. TUYES, Président
A. SCHREIBER, Vice Président.
JOSEPH A. HINCKS, Secrétaire.

Assure contre les risques de feu, de mer et de rivières, aux taux les plus réduits.

DIRECTEURS :

CHAS. T. DUGAZON,	EDWD. J. BOBET.
PIERRE POUTZ,	R. GALLY
D. FATJO,	A. SCHREIBER.
CHAS. E. SCHMIDT,	THEO. BRIERRE,
JULES TUYES,	H. LAROUSSINI,
GUS. PITOT.	J. W. HINCKS.

24 fév '88—1an.

Portraits au Crayon

J. EMILE RIVOIRE
ARTISTE
40 rue Toulouse.
11avril

FEUILLETON.

No 62. Commencé le 13 octobre

LES DRAMES DE LA VIE.

LA COMTESSE PAULE.

PAR EMILE RICHEBOURG.

QUATRIÈME PARTIE.

LE CHEMIN DES LARMES.

V

LES RECHERCHES.

—Suite—

Pendant quatre jours, sans se décourager, sans se lasser, prenant à peine les instants de repos nécessaire, Etienne se livra à des recherches stériles. Il mangeait debout et, souvent, la nuit, il dormait en marchant. Il avait déjà visité une quarantaine de communes, sans compter les hameaux et les fermes isolées; et rien, toujours rien, pas l'ombre d'un renseignement. Pourtant, la comtesse avait passé quelque part, et une femme jeune et belle, ayant avec elle deux enfants, ne peut pas faire un long chemin sans être remarquée.

Etienne finit par se dire qu'il avait certainement fait fausse route. Alors il revint rapidement sur ses pas, se rapprochant des Bergères, et se mit à explorer une nouvelle région qu'il avait laissée sur sa gauche.

Il avait écrit à sa mère et à Pierre Rouget, mais pour leur dire seulement : "Je me porte très bien. Ne vous inquiétez point de ne pas me voir revenir, je suis retenu par plusieurs affaires très importantes."

Aucun détail, rien sur ce qui s'était passé aux Bergères, pas un mot au sujet de la comtesse.

Etienne ne demandait pas qu'on lui répondit, et pour cause : il ignorait en écrivant où il serait le lendemain et les jours suivants.

Pourtant il aurait bien voulu avoir des nouvelles de Saint-Amand, savoir si le père Rouget était de retour et quel avait pu être le résultat de sa démarche auprès de la Papillonne.

Mais pour avoir une lettre de là-bas, il lui eût fallu rester sur place près de quarante-huit heures. Était-ce possible, quand chaque heure qui s'écoulait augmentait ses angoisses et rendait son temps de plus en plus précieux?

Il voulait retrouver la comtesse Paule et ses enfants, il le voulait à n'importe quel prix. Il s'apercevait que c'était une rude tâche qu'il avait entreprise, et certes M. de Miray, malgré le violent désir qu'il avait de ressaisir la comtesse, n'aurait pas poussé l'oubli de la conservation de sa personne jusqu'à se donner tant de fatigue et de peine.

Etienne avait repris ses recherches depuis deux jours, lorsqu'il arriva le matin, vers dix heures et demie, dans un petit village appelé Bonvelle, agréablement situé au bord d'une rivière.

Devant une grande et belle maison, qui tenait le milieu entre la maison du cultivateur et l'habitation bourgeoise, une jeune femme grassouillette, assez jolie, était occupée à tricoter un bas, assise sur un banc de pierre. A quelques pas d'elle, deux jeunes enfants, un petit garçon, une petite fille, jouaient en se roulant sur le sol poussiéreux.

Etienne s'avança vers la jeune femme, son chapeau à la main, et lui adressa la question tant de fois déjà sortie de sa bouche.

—Mais oui, monsieur, mais oui, répondit-elle, j'ai vu cette jeune femme dont vous me parlez et les deux gentils petits garçons qui étaient avec elle, ses enfants, bien sûr, car elle les regardait cueillir des fleurettes dans l'herbe avec des yeux d'une douceur....

C'était lundi dernier, mon mari, nos enfants et moi, nous allions à une noce à deux lieues d'ici; nous étions dans notre char, et nous sommes passés tout près de la mère et des enfants. Elle était assise au bord d'un ruisseau où elle avait dû puiser de l'eau pour donner à boire aux deux petits; ils venaient de manger, car il y avait encore sur l'herbe un reste de pain, une bouteille et un verre.

Comme je vous l'ai dit, les deux petits garçons couraient à travers le pré, cueillant des fleurettes et faisant chacun un bouquet, oh! pour leur maman, les chers petits anges!

J'ai eu le temps de remarquer que la jeune femme était d'une grande beauté; mais elle avait l'air souffrant et était d'une tristesse.. Je crois bien qu'elle pleurait.

—C'est bien la personne que je cherche depuis plusieurs jours, madame, dit Etienne; je vous serais fort reconnaissant si vous pouviez m'indiquer le chemin qu'elle a dû suivre.

—Elle n'a certainement pas traversé Bonnelle auquel on arrive par un chemin mal entretenu et qui est écarté de toutes les grandes voies de communication; elle n'a pu que continuer de suivre le chemin sur lequel elle se trouvait et il est plus que probable qu'elle s'est arrêtée au village de Charvaisse.

Etienne demanda quel était le chemin le plus court qu'il devait prendre pour se rendre à Charvaisse.

A l'extrémité de Bonnelle, répondit la jeune femme, vous traverserez la rivière sur le pont du moulin et vous irez tout droit devant vous jusqu'à la route qui vous mènera à Charvaisse; en allant d'un bon pas, vous n'avez que pour une bonne heure et demie de marche.

Le jeune homme remercia l'obligeante paysanne et traversa le village d'un pas rapide. Il marcha mieux encore quand il eut passé la rivière, et cependant il était près d'une heure lorsqu'il arriva à Charvaisse.

Il y avait lieu de supposer que la jeune paysanne de Bonnelle n'avait jamais fait le trajet qu'en voiture.

Etienne était en nage et il avait faim et soif. Il entra dans une auberge; mais avant même de se rafraîchir, son premier soin fut de s'informer.

C'était précisément dans cette auberge où Paule et ses enfants avaient mangé le premier jour et s'étaient reposés environ deux heures.

On apprit à Etienne que la jeune femme avait demandé qu'on voulût bien lui indiquer dans quelle direction se trouvait Dijon, et on put lui montrer le chemin que la mère et les enfants avaient pris en s'éloignant du village.

Cette fois, enfin, le jeune homme était bien sur la piste de la malheureuse Paule; il n'avait plus qu'à prendre ses mesures pour ne pas la perdre. Il devait donc recueillir tous les renseignements qui pouvaient lui être donnés, en s'avançant lui-même dans la direction de la Côte d'Or.

Quand il se fut restauré, il se remit en marche pour s'arrêter au bout d'une heure dans le premier village qu'il rencontra. C'était dans une pauvre petite auberge de ce village que Paule et ses enfants avaient soupé et passé la première nuit après leur départ des Bergères.

—Je suis en bon chemin, se dit Etienne.

Et il poursuivit sa route jusqu'à la nuit.

Il se trouvait dans une petite localité où il pensa qu'il ferait bien de se reposer quelques heures afin de mieux braver la fatigue du lendemain. Le jeune homme apprit que la jeune femme et les enfants dont il s'informait étaient arrivés dans ce village un matin vers onze heures sur la voiture d'un roulier. Les enfants étaient très fatigués, se plaignaient d'avoir mal à leurs petites jambes. Ils avaient mangé avec le roulier, qui avait payé pour eux, puis après s'être assez longtemps reposés, ils étaient partis.

Etienne soupa, se fit donner une chambre, se jeta tout habillé sur le lit, dormit d'un assez bon sommeil et, à deux heures du matin, il continuait sa route. A dix heures il s'arrêta à Saint-Gallais pour déjeuner; il avait laissé derrière lui plusieurs localités où l'on n'avait pu exactement le renseigner. Mais à Saint-Gallais, les renseignements furent tels qu'il pouvait les désirer. La comtesse et ses enfants y avaient couché dans une grange, sur une litière de paille. Il y avait de cela trois jours. Or, on était au huitième jour depuis que la comtesse avait quitté les Bergères. Etienne calcula qu'en moins d'un jour et demi il avait fait à peu près autant de chemin que la mère et ses enfants en cinq jours. Ils avaient assez bien marché les deux premiers jours; mais après, les enfants, brisés de fatigue, harassés, avaient dû se reposer bien souvent.

Et c'était dans de pareilles conditions que la malheureuse mère espérait pouvoir se rendre en Bourgogne!

Folie! folie!

—Maintenant, se dit Etienne, je n'ai plus besoin de courir, car en vingt-quatre heures, si je ne les rencontrais pas sur mon chemin, je pourrais bien être en avance sur eux de huit ou dix lieux. Je ne suis plus guère loin d'eux et, à moins qu'un malencontreux guignon ne s'en mêle, je les rejoindrai ce soir ou sûrement demain matin.

Le jeune homme déjeuna très vite, et après avoir payé sa dépense, comme il mettait son chapeau et prenait son bâton, de grandes clameurs arrivèrent à ses oreilles. Il s'élança hors de l'auberge.

—Qu'est-ce donc? demanda-t-il à l'aubergiste qui fumait fort tranquillement sa pipe devant sa maison.

—Oh! rien, monsieur, rien, répondit l'homme, il n'y a pas de quoi s'émotionner, allez.

—Pourtant ces grands cris ne peuvent provenir que d'une panique, d'un affolement; on croirait qu'il y a un incendie.

—Oh! un incendie! S'il y avait le feu, monsieur, ce serait un bien autre tapage dans la commune. Le tambour des pompiers battrait le rappel et le maître d'école sonnerait l'alarme. Il s'agit d'un chien, une affreuse bête aux poils hérissés, laide, efflanquée, si maigre qu'elle n'a plus que la peau sur les os et que l'on poursuit pour la tuer.

—Ah!

—Cet animal rôde depuis ce matin dans les rues du village, et il a des allures singulières, suspectes, qui ne disent rien de bon; on voit positivement qu'il est enragé.

—Est-ce qu'il a mordu quelqu'un ou d'autres chiens?

—Non, Dieu merci, mais cela pourrait arriver et l'on ne fait jamais trop pour se garer d'un danger. Chez nous, monsieur, on a moins peur d'un loup affamé que d'un chien enragé.

—Je comprends cela très bien; mais puisque ce chien que l'on veut abattre n'a mordu personne, pas même un autre chien, il n'est nullement prouvé qu'il soit atteint de la rage.

L'aubergiste secoua la tête.

—Si, si, répliqua-t-il, il est malade, et j'ai été le premier à conseiller de lui faire la chasse. Imaginez-vous, monsieur, qu'il est entré chez nous comme une bombe et s'est mis à fureter partout, jusque dans les chambres, en faisant entendre des grognements étrangers pareils à des plaintes, à des gémissements. Je ne vous le cache pas, monsieur, j'ai eu peur, ma foi, bien que la vilaine bête n'eût point l'air de vouloir se jeter sur moi; bref, je ne suis parvenu à le chasser qu'en le menaçant de l'éventrer avec mon crochet à fumier.

—Ah! fit Etienne, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

Il venait tout à coup de penser à Miro, et il se disait, saisi d'une subite inquiétude :

—Si c'était Miro!

A ce moment, dans la rue, plusieurs voix crièrent :

—Par ici, par ici! Le voilà, le voilà!

Presque aussitôt, le chien, qui s'était jeté à travers des jardins pour échapper à ceux qui le poursuivaient, déboucha d'une ruelle adjacente et apparut tout à coup aux yeux d'Etienne Denizot, mais dans quel pitoyable état! On voyait qu'il avait été roulé plusieurs fois dans la boue et la poussière, probablement par quelque énorme molosse de bas étage.

Le pauvre animal n'en pouvait plus; il y avait sur son maigre corps comme une buée produite par la sueur dont il était baigné; il était haletant, hors d'haleine, avait la langue pendante et la gueule pleine d'une écume sanguinolente et fangeuse; il allait de travers comme étourdi, et quand il passa devant Etienne il ne courait plus; on voyait, au contraire, qu'il chancelait comme prêt à tomber.

Et derrière lui accouraient, criant, vociférant, une vingtaine d'hommes armés de fourches de fer et de gourdins, et peut-être une trentaine de gamins tenant des pierres.

Le chien, à bout de forces, comprit qu'il ne pouvait plus essayer de se soustraire au sort qui lui était réservé. Comme le cerf aux abois que la meute a forcé, la pauvre bête alla s'acculer dans l'encoignure d'une grange, afin de faire face à ses ennemis et avec l'espoir peut-être qu'en le voyant si malheureux on lui ferait grâce.

Mais allez donc demander à une foule surexcitée, furieuse, qui souvent ne respecte pas la vie de l'homme, de se laisser apitoyer par un chien qui ne peut que par son attitude suppliante implorer miséricorde.

Les hommes et les gamins ne voyaient qu'une chose, c'est que la bête qu'ils voulaient détruire était à leur merci, et tous ensemble poussèrent des cris de triomphe.

Encore un instant, et le pauvre chien allait être percé de coups de fourches et lapidé au coin de la grange. Ferme encore sur ses pattes de devant, dressant la tête, voyant ce qui se passait, il attendit la mort. Hélas! parmi ces forcenés acharnés après lui, il cherchait vainement un défenseur.

Le défenseur n'était pas, ne pouvait pas être un de ses ennemis; mais il était là cependant, c'était Etienne.

Le jeune homme se précipita entre la victime et les bourreaux en s'écriant d'une voix impérieuse :

—Arrêtez! arrêtez!

Les fourches et les bâtons restèrent immobiles et un certain nombre de pierres, les plus grosses, tombèrent des mains.

Etienne, faisant face à la foule étonnée de l'obstacle qui se dressait devant elle; et couvrant le chien de son corps était superbe de force et d'énergie.

—Pourquoi voulez-vous tuer ce chien? demanda-t-il.

—Il est enragé!

—Vous vous trompez; vous voyez aussi bien que moi que cette pauvre bête n'a pas la rage et qu'elle n'est pas méchante.

—Si elle n'est pas enragée, elle peut le devenir.

—Certes, ce n'est pas votre faute, à vous tous qui la poursuivez depuis une heure, si elle ne l'est pas déjà.

—Vous prenez la défense de ce chien; mais voyez donc dans quel état il est!

—Il est fort sale, j'en conviens, mais probablement parce que d'autres chiens se sont jetés sur lui et l'ont traîné dans la boue.

—C'est vrai, dit un gamin, c'est le gros chien du boucher qui l'a battu et il ne s'est pas défendu.

—Vous voyez donc bien, reprit Etienne, que j'avais raison en vous disant que ce chien n'était pas méchant.

C'est possible; mais il est errant et la prudence exige que l'on abatte les chiens qui n'ont pas de maître.

—Mais, s'écria Etienne, vous ne pouvez pas dire que ce chien n'a pas de maître! Ne voyez-vous donc pas qu'il a un collier? D'ailleurs, s'il a perdu son maître ou si celui-ci l'a abandonné, je suis, moi, à partir de ce moment, son nouveau maître; je l'adopte et je vais l'emmener s'il ne refuse pas de me suivre.

Alors le jeune homme se tourna vers le chien, qui n'avait pas bougé de place et voyait très bien qu'il avait trouvé un protecteur.

—Viens, mon pauvre chien, viens, lui dit Etienne en avançant sa main.

L'animal se mit sur ses quatre pattes, fit trois pas en avant; puis, craintif encore, s'arrêta, s'assit et regarda son défenseur avec une telle expression de reconnaissance et de tristesse, qu'on croyait voir des larmes dans ses yeux.

—Viens, mon ami, allons, viens, dit encore Etienne.

Devenant plus hardi, le chien s'approcha et vint doucement poser sa tête dans la main ouverte du jeune homme.

Il y avait sur le collier comme un enduit de boue grasse; mais Etienne l'eut bientôt nettoyé, la plaque particulièrement. Alors il put lire ces mots gravés dans le cuivre :

Mon nom est Miro.
J'appartiens à Mme la comtesse de Verdraine.
Château de Verdraine, (Isère).

Etienne poussa un cri de joie folle et aussitôt se prit à sangloter.

On l'avait entouré, et ces gens qui ne comprenaient pas, regardaient l'homme et le chien avec ahurissement. Et ils eurent sous les yeux ce spectacle touchant, inoubliable :

Un beau jeune homme, à genoux dans la poussière de la rue, tenant entre ses bras un chien malpropre, le serrant contre sa poitrine, l'embrassant et lui parlant comme à un être humain, à travers des larmes et des sanglots.

Et le chien, déjà familiarisé, rendait à l'homme toutes ses caresses.

Les spectateurs étaient tous vivement émus. Des femmes, qui s'étaient approchées, pleuraient à chaudes larmes.

On ne savait, de l'homme ou de l'animal, lequel était le plus intéressant, le plus admirable.

Ah! maintenant, on n'avait plus peur de l'affreuse bête errante. Les enfants venaient lui passer la main sur le dos.

—Oh! le bon toutou, le bon toutou! disaient-ils.

Il y avait là des femmes qui, malgré sa malpropreté, auraient voulu embrasser le bon chien comme l'embrassait le jeune homme inconnu.

Cependant Etienne se releva.

—Ah! messieurs, messieurs, dit-il, si vous aviez tué ce chien, vous auriez commis un crime!

—Mais vous le connaissez donc?

—Oui, je le connais.

Et Etienne se dirigea vers l'auberge. Le chien suivit l'homme.

Pauvre Miro! Comme celui qui venait de lui sauver la vie et qu'il aimait déjà, il était sur la piste de sa maîtresse et de ses jeunes maîtres; mais, comme Etienne aussi, que de marches et de contremarches il avait dû faire avant d'arriver à cette bourgade de Saint-Gallais! Il n'avait pu prendre des informations, lui; il n'avait eu que son flair et son instinct pour le diriger.

(*A continuer*).